

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



MONTJARET Anne et Catherine PUGEAULT (dir.), 2014, *Le sexe de l'enquête. Approches sociologiques et anthropologiques*. Lyon, ENS Éditions, 264 p. (Audrey Rousseau)

Compte tenu des propos de cet ouvrage, j'ai choisi de féminiser le texte.

Cet ouvrage dirigé par deux chercheuses aguerries, l'une sociologue, l'autre anthropologue, propose un projet réflexif qui cible la critique des rapports au sexe, au genre et à la sexualité qui se nouent entre les chercheur(e)s, les enquêteur(trice)s, ainsi que les enquêté(e)s dans les recherches sociologiques et ethnologiques. Porté par ce dialogue interdisciplinaire, *Le sexe de l'enquête...* examine un large éventail de réflexions théoriques et méthodologiques (propres à un corpus de recherches de langue française) qui implique l'interpellation d'une longue tradition anglo-saxonne d'études féministes et de genre.

L'hypothèse de travail de Montjaret et Pugeault est que le rapport de l'enquête est un rapport social, et donc qu'il subit les influences culturelles liées à la configuration des rapports sexués. Les auteur(e)s se questionnent afin de savoir « comment et dans quelle mesure le sexe de l'enquêteur(trice) et celui de l'enquêté(e) influencent [...] la pratique d'enquête » (p. 10). Prenant comme valeur d'axiome la préoccupation des attitudes et des représentations sexuelles – propres à l'interprétation des appartenances sociales et identités personnelles – les directrices de l'ouvrage sollicitent des contributions variées afin de rendre visible ce qu'elles nomment la « sensibilité de genre » (p. 252). Réfutant l'idée que les « effets de sexe/genre » (p. 33) soient figés ou incontournable, ce projet approfondit l'« effet enquêteur » (p. 31) en fonction de trois axes thématiques : les relations sociales, les relations sexuées et les relations sexualisées.

À titre d'exemple, dans l'un des chapitres, l'ethnologue Agnès Jeanjean rend compte du traitement différencié de ses interactions de recherche entre les cadres et les ouvriers du monde masculin des égouts. Construite en « jeune fille » (p. 193) par les premiers, elle était préservée de jeux de séduction par les seconds puisque la proximité des égouts et des excréments, ainsi que le statut socioprofessionnel différencié (les ouvriers et l'ethnologue) ne portaient pas à des rapprochements sexuels (*ibid.*). Au-delà de l'appartenance à une identité sexuelle (du moins perçue) – être femme dans les égouts – son sujet d'étude (« la merde », comme elle le qualifie elle-même) transgressait aussi les attentes sociales de ce qu'une « femme » devrait (ou pas) investiguer dans une recherche ethnographique. Cette illustration de la construction de la différence sexuelle vient s'ajouter aux divers cas d'exemples proposés par Montjaret et Pugeault afin de positionner le sexe-genre dans la relation d'enquête ; tels que le duo homosexué, le couple hétérosexué ou encore, certaines stratégies employées par les enquêteur(trice)s comme le brouillage des identités sexuées en tant que ressource afin de résister à l'assignation de certaines normes sociales de genre.

Puisque l'un des objectifs sous-tendus par l'ouvrage est de reconnaître la légitimité de la prise en compte de la matrice sexe-genre – en tant que déterminations impliquées dans le positionnement social du lien social tissé par la recherche –, abordons deux limitations

théoriques. D'une part, dès les premières pages de l'ouvrage, un écart conceptuel apparaît et persiste (celui-ci ne sera jamais comblé; il sera même accentué par certaines des contributions) quant à l'usage des notions de « sexe » et de « genre », dont l'interchangeabilité des termes peut irriter le lecteur(trice) initié(e). D'autre part, tout au long de l'ouvrage, il est fait mention de l'importance de considérer d'autres modes de positionnement social, comme l'âge, la « race », le statut marital, etc. En plus du fait que ces combinaisons ne sont pas additives, mais simultanées en fonction des contextes, on remarque la presque non mention d'intersectionnalité ou d'approche intégrée (à deux reprises seulement dans les 80 premières pages). Pourtant cette théorisation, grandement répandue dans le corpus de recherches féministes, même en langue française (voir par ex. Bilge 2009), aurait gagné à être intégrée aux analyses. Enfin, mentionnons l'absence de référence à des théoriciennes féministes francophones telles que la sociologue « queer » Marie-Hélène Bourcier ou encore des théoriciennes du « genre » comme Anne Fausto-Sterling ou Teresa de Laurentis – toutes deux traduites en français. Nous pourrions avancer que les approches poststructuralistes de ces auteures, qui remettent radicalement en question la matrice sexe-genre, ne cadraient pas avec ce que Montjaret et Pugeault tentaient de mettre en forme.

Il faut bien le reconnaître, certaines études de cas sont décevantes face à l'ambitieux projet d'écriture de Montjaret et Pugeault. D'ailleurs ces dernières mettent les lecteur(trice)s en garde à plusieurs reprises. En vérité, l'apport le plus significatif de la contribution de l'ouvrage est sans doute le chapitre « Le travail du genre sur le terrain », où les directrices brossent un survol historique des littératures anthropologiques et sociologiques franco-françaises mobilisant les concepts de sexe-genre depuis le milieu du XX^e siècle. Elles font par exemple appel au fait que malgré la présence de femmes enquêtrices, « la prégnance du modèle de l'enquêteur sans sexe » (p. 29) a longtemps rendu invisible la position sociale du chercheur(e). En choisissant d'inscrire les rapports sociaux de sexe dans la construction de l'enquête, le soupçon ou le discrédit longtemps accolé aux préoccupations féministes en recherches cède la place à une prise en compte légitime de la multiplicité des positionnements des acteurs impliqués dans la logique de la découverte.

Référence

BILGE S., 2009, « Théorisations féministes de l'intersectionnalité », *Diogène*, 225 : 70-88.

Audrey Rousseau
École d'études sociologiques et anthropologiques
Université d'Ottawa, Ottawa (Ontario), Canada